Chronique de la société

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **20 (1946)**

Heft 3

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

ÉTAT NOMINATIF

Adhésion:

M. Mario Pensa, privat-docent à l'Université, av. Eglantine, 22, Lausanne.

Démissions :

MM. Edouard Burnier, Jean-Daniel Chapuis, Aloïs Gallay, John Lamb, Hans Mühlemann ; Mmes Amann-Krafft, Peitrequin-Thibaud, M. Recordon ; Mlles Anne Hunwald, Eileen Kirk-Schneider, Doralise Krähenbuhl, Denise Kramer, Andrée Porchet.

DON POUR LE BULLETIN

Le coût de l'impression de notre Bulletin va subir une majoration considérable. Il va sans dire que nous ferons de notre mieux pour ne pas en interrompre la publication. Mais nous aurons plus que jamais besoin de l'aide financière de nos lecteurs. Le comité enverra dans quelque temps à tous les membres de la société une lettre qui les renseignera sur les conditions nouvelles auxquelles le Bulletin devra s'adapter, et leur demandera leur appui renouvelé. Qu'ils veuillent bien lui réserver un accueil bienveillant.

COMPTES RENDUS DE CONFÉRENCES

Conférence de M. J.-A. Lauwerys, professeur à l'Université de Londres, le 6 mars 1946 : *Problèmes d'éducation en Europe 1946.*

Pour avoir pris contact avec les autorités scolaires, les pédagogues, les médecins, les psychologues de presque tous les pays, M. Lauwerys, directeur de la commission d'enquête sur les conditions des enfants en Europe libérée, était placé mieux que nul autre pour nous parler de ces problèmes de rééducation que nous soupçonnions certes, mais qui ne nous avaient jamais été exposés d'une manière aussi directe et aussi pathétique.

L'état des écoles varie considérablement d'une région à l'autre. M. Lauwerys groupe les pays occupés en trois catégories selon l'attitude que l'Allemagne avait décidé d'adopter à leur égard. Dans les territoires considérés comme partie intégrante de l'Allemagne, l'annexion fut rapide et complète. Eupen et Malmédy, par exemple, occupés le 10 mai 1940 par le IIIe Reich, voyaient le 15 mai déjà leurs écoles ouvertes et réorganisées selon les principes nationaux-socialistes. Maîtres, manuels, films, etc., tout était là pour inculquer l'admiration

du régime et la haine des Anglais. Cette pression continuelle pendant cinq ans n'a pas manqué à la longue de marquer les enfants et la tâche la plus urgente, mais aussi la plus ardue, consiste à lutter contre la passivité docile et aveugle et à réveiller la conscience individuelle de cette jeunesse.

Le deuxième groupe comprend les populations en qui les Allemands voyaient des cousins germains, tels les Hollandais ou les Scandinaves, ou encore des hommes de race à peu près respectable comme les Français. Aussi furent-ils l'objet, au début tout au moins, de certains égards qui disparurent dès l'instant où l'occupant se rendit compte que ses avances étaient froidement reçues. La manière dont le corps enseignant norvégien en particulier résista à toute emprise lui acquit une autorité surprenante sur la jeunesse.

Enfin en Europe centrale et orientale, chez ces peuples de race inférieure aux yeux des Allemands, dignes tout au plus d'être employés à de viles besognes, on chercha à supprimer la vie de l'esprit, à pourchasser les intellectuels, à fermer les universités. Mais en vain : « l'école secrète », tenue par des professeurs polonais, naîtra et se maintiendra héroïquement.

Le bilan de ces années d'occupation, qu'établit devant nous M. Lauwerys, est effrayant. Dans le domaine physique les enfants sont apathiques, conséquence de la faim, mais aussi du manque d'hygiène, inévitable lorsque les objets de première nécessité, comme le savon, manquent. Sur le plan moral, les blessures seront peut-être encore plus longues et surtout beaucoup plus délicates à guérir. Que l'on pense aux effets du marché noir, du mensonge patriotique, de la dissimulation perpétuelle et obligatoire sur le sens moral de l'enfant. Et ces tragédies auxquelles il a assisté : bombardements, exécutions, déportations. De nouveaux problèmes surgissent ; quelle place donner aux enfants des collaborationnistes ? Qui va élever les orphelins juifs ?

L'UNESCO — United Nations Educational Scientific and Cultural Organisation — s'efforce de parer aux besoins corporels et matériels les plus urgents, mais elle ne peut pas tout faire. Aussi le conférencier termine-t-il son émouvant exposé en faisant appel à la solidarité de tous les éducateurs en faveur des millions d'enfants actuellement malheureux.

Au cours d'une après-conférence M. Lauwerys eut l'occasion de préciser la manière dont il entrevoit notre aide : une école prend une autre école en parrainage. Crayons, gommes, papier, tout est accepté avec joie. Un crayon ne vaut-il pas quatre œufs en Grèce, à l'heure actuelle ?

Inlassablement le savant professeur londonien répondit avec humour et bon sens à toute une série de questions qui lui furent posées sur la rééducation de la jeunesse européenne et sur les réformes scolaires apportées récemment en Angleterre.

* * *

Conférence de M. Emile Bréhier, de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur à la Sorbonne, le 6 mai 1946 : *Science et humanisme d'après l'histoire de la philosophie.*

Le contraste est aujourd'hui palpable entre la science et ses foudroyantes applications, d'une part, et l'homme, les valeurs de la justice, du droit, de l'autre. La déshumanisation de la science est désormais un fait accompli, même si elle provient de ses applications aux mains de la politique, non voulues comme telles par les savants.

L'histoire de la philosophie montre que science et humanisme, bien que remontant à la Grèce, n'ont pas les mêmes ancêtres. Tandis que la science grecque culmine en Archimède, Erasme voit le témoignage le plus classique de l'humanisme antique dans le *De officiis* de Cicéron, lequel, par Panétius, est d'origine stoïcienne. Or, les stoïciens, qui ont tant contribué à l'éducation morale du monde antique avant le christianisme, ne se sont guère occupés de science pure.

A la Renaissance, l'humanisme moral précède le renouvellement des sciences mathématiques et naturelles ; il veut insérer l'activité scientifique dans une sagesse. Il entend défendre l'homme contre la domination exclusive de l'une de ses activités sur les autres, que ce soit la religion ou la connaissance pure. L'homme, en effet, s'est oublié lui-même, soit dans le transcendantalisme théologique et le mysticisme, soit dans le monde des objets connus scientifiquement ; il se prend alors pour un « homme-machine », pour une chose parmi des choses. De là, la tendance actuelle à rester passif devant ses responsabilités, jointe d'ailleurs au goût de la puissance exercée sur les choses.

L'humanisme a gardé cependant son prestige, à preuve la peine que prennent aujourd'hui les doctrines les plus dissemblables pour en porter le nom. Ainsi l'existentialisme sous la forme particulière que lui a donnée Jean-Paul Sartre ; M. Bréhier y voit « un faux humanisme », parce qu'il « refuse de voir les caractères les plus évidents de l'humanité ». L'homme n'est plus qu'« une ride passagère à la surface des choses, un être absurde et contradictoire ».

La tâche urgente de la philosophie, c'est une *réforme intérieure de l'homme*, qui lui restitue sa vraie figure, ni idée, ni chose, mais personne.

La régression de l'humanisme en notre siècle est liée à l'explosion des nationalismes, à l'avènement de mondes nouveaux : Amérique, Russie, à la mesure desquels l'humanisme devra s'élargir. Tandis que la T. S. F. établissait la communication par ondes, la communion des hommes perdait par ailleurs du terrain ; il n'y avait plus que la contagion des propagandes rivales. Par l'éducation, dont la philosophie reste une pièce essentielle, il faut préparer à nouveau la société des âmes et des esprits, cette « societas generis humani » comme disait Cicéron dans le *De officiis*.

D'une substance à la fois riche et accessible, la conférence de M. Emile Bréhier a gagné l'approbation d'un public nombreux et conquis.

Marcel REYMOND.

* * *

Conférence de M. Lucien Febvre, professeur au Collège de France, le 13 mai 1946 : *Où va l'histoire ?*

L'école française dite de « synthèse historique », fondée vers 1900 par M. Henri Berr, pense que l'histoire est une science constituée en quelque sorte par la synthèse d'innombrables travaux portant sur d'autres sciences : géographie humaine, anthropologie, linguistique, psychologie, technologie, paléontologie, ethnographie, préhistoire, folklore, etc., et qu'elle n'a pas à tenir compte de l'accidentel. Cela est-il possible ?

M. Lucien Febvre, professeur au Collège de France, membre du directoire du Centre national de recherches, directeur général de l'*Encyclopédie française*, de la *Revue de synthèse* et des *Annales (économies, sociétés, civilisations)*, est l'un des plus remarquables représentants de cette conception de l'histoire. La conférence qu'il a prononcée à Lausanne sous nos auspices et ceux de la Faculté des lettres, et qui portait le titre un peu mystérieux : *Où va l'histoire ?*, avait attiré la foule des grands jours. Malgré le succès qui lui fut fait, elle n'a pas convaincu ses auditeurs.

Se posant d'entrée en champion de la synthèse historique et de ce qu'il appelle la science des civilisations humaines en face des historiens « historisants », et après avoir lancé quelques pointes faciles, et inutiles, contre une forme de l'histoire universellement condamnée (un homme, un nom, une date), M. Febvre assure qu'on peut entrevoir aujourd'hui la possibilité d'un développement scientifique de l'histoire, donc d'une action de l'histoire sur l'humanité, d'une contribution de l'histoire au progrès humain.

Il n'existe plus, de nos jours, de sciences autonomes. Les savants se trouvent tous aux frontières de deux ou de plusieurs sciences ; les historiens comme les autres, mais dans une position plus délicate du fait que les sciences sur lesquelles ils doivent s'appuyer, assure M. Febvre, naissent à peine, balbutient encore. Ce qui oblige l'histoire à tâtonner.

L'histoire est la science de l'homme « créateur de civilisation ». C'est un besoin fondamental de l'homme que de créer, partout et toujours, une civilisation, que de dégager lui-même hors de son animalité originelle une humanité de plus en plus consciente de ses victoires, faibles victoires d'ailleurs et toujours remises en question. L'histoire de ces civilisations de niveaux si différents, de ces groupes humains luttant toujours, ce sera l'histoire d'un effort constant des hommes en vue d'accroître leur puissance, en même temps que celle d'un effort parallèle pour limiter l'usage de cette puissance. Le but de l'histoire, telle que la conçoit M. Febvre, apparaît alors clairement : rechercher ce qu'ont été les efforts des différents groupes humains dans le temps et dans l'espace et arriver par là, à l'aide des histoires particulières de ces groupes, classées, comparées, survolées en quelque sorte, à l'histoire de l'Humanité. Et il faut entendre par Humanité, ici, à la fois l'ensemble des groupes humains et le contraire de la barbarie !

Les changements survenus dans le monde au cours du XIXe siècle et plus encore pendant la première moitié du XXe ont été si considérables que les

différents groupes humains, isolés hier, sont aujourd'hui télescopés les uns dans les autres. D'où un contact plus étroit des hommes entre eux, une interpénétration des civilisations, un mélange extraordinaire de civilisations raffinées et de civilisations dites arriérées.

Le problème qui se pose est celui du niveau auquel va s'établir la nouvelle civilisation issue de ce mélange, de cette fusion de civilisations. Ce problème, c'est la vie même qui le pose. Il est la réalité de demain et l'histoire doit le résoudre, estime M. Febvre. Si elle n'a pas à donner des ordres aux vivants au nom des morts, s'il lui est impossible de fournir des recettes, du moins peut-elle expliquer la situation et comment elle s'est instaurée, du moins doit-elle permettre aux joueurs de jouer la partie atouts en main. Demain, conclut le professeur français, il n'existera plus qu'une seule civilisation, commune à tous les hommes quant à l'essentiel : *la* civilisation, au-dessus *des* civilisations. L'homme « universel » est en train de naître !

M. Lucien Febvre est un historien qui se fait de sa discipline une conception à la fois large et profonde, qui aspire à démêler tous les fils de la conduite des hommes, qui ne veut rien ignorer de ce qui peut ajouter encore à l'efficacité de ses études. Mais peut-être exige-t-il trop de l'histoire, lui demande-t-il plus qu'elle ne peut donner. Son rôle est avant tout d'expliquer les faits dans leur particularité. Elle doit, certes, confronter des événements et des institutions éloignés dans le temps et dans l'espace, et personne ne dira jamais trop l'utilité de l'histoire comparée, mais ce ne doit être là qu'un moyen, pour l'historien, d'approcher de plus près la vérité. Il importe aussi de ne pas se cacher les dangers très réels d'une méthode qui, si elle est appliquée par des savants tels que MM. Berr et Febvre, peut conduire aux plus brillants résultats, mais qui est bien faite aussi pour tenter les esprits superficiels qui, sans avoir la formation, la culture, et l'intelligence de ces maîtres, se prétendront leurs disciples.

Il est permis, à Lausanne, de se sentir plus près de la pensée de feu le professeur Charles Gilliard que des vues de M. Febvre.

Jean-Charles BIAUDET.

RAPPORTS DES COLLOQUES

Colloque de philosophie

Le colloque de philosophie a étudié cette année des sujets très en vogue qui ont attiré aux séances un grand nombre de participants ; de là des discussions d'un vif intérêt.

Mlle P. Doleyres nous apporta une étude approfondie et nuancée de *La pensée de Louis Lavelle*. Celui-ci, actuellement professeur à la Sorbonne, se rattache au spiritualisme français du XIXe siècle. C'est dire qu'il continue Ravaisson, Lachelier, Hamelin, Boutroux et Bergson. Mais les influences qui se font sentir dans les œuvres de M. Lavelle n'enlèvent rien à l'originalité de sa pensée.

M. Marcel Reymond nous conduisit, avec une parfaite maîtrise, *Autour de l'existentialisme*. Esquissant les origines du système, aujourd'hui si en faveur,

et les grandes lignes de sa structure, M. Reymond, guide impartial, nous permit de discerner à la fois les perspectives et les limites du monde de Sartre.

Avec M. Gustave Herrmann, dont chacun apprécia la chaude éloquence, nous avons abordé *La morale de l'amour*, telle que nous la présentent diverses écoles philosophiques qui occupent des positions types (les cyrénaïques, les romantiques, Schopenhauer, Nietzsche et Renouvier). M. Herrmann qui sut fort bien mettre en lumière la valeur des systèmes en question, s'essaya ensuite à les unir. Réussite partielle qui provoqua d'intéressantes réactions, signes de la vitalité de notre colloque.

Nous reprendrons nos séances en automne, par un travail d'une agrégée en philosophie de Paris, Mlle S. Delorme, qui traitera un sujet touchant la philosophie des sciences.

R. Virieux.

Colloque de langues anciennes (grec).

Au programme de cette année figurait l'étude des *Cavaliers* d'Aristophane. Quatre séances furent consacrées à l'explication des scènes principales de la pièce : le prologue, les deux ἀγών et l'ἔξοδος. Quatre autres séances ont précisé, sur l'exemple des *Cavaliers*, quelques traits caractéristiques de la technique et de l'art d'Aristophane : les rapports du poète et de son public, la part de l'invention dramatique, le rôle de l'actualité, le style. De façon générale, les travaux présentés ont marqué le souci, en même temps qu'ils cherchaient à mieux saisir la physionomie littéraire du poète, de le replacer dans les conditions propres à son époque et au genre dont il est le représentant le plus éminent. Ce souci légitime enveloppait un paradoxe que les entretiens de cet hiver ont eu l'occasion de mettre en évidence. Pour saisir le sens et la qualité de l'apport dont la Comédie ancienne est redevable à Aristophane, il faudrait savoir avec quelque précision comment le genre s'était constitué avant lui ; et pour prendre une mesure exacte de la supériorité du poète et de sa différence, il faudrait connaître la pratique de ses devanciers et de ses contemporains. Or, dans un cas comme dans l'autre, nous en sommes réduits à des conjectures fondées essentiellement sur l'œuvre d'Aristophane, la seule que nous ayons conservée en partie. Ainsi le départ entre ce qui appartient en propre au poète et ce qu'il doit à la tradition de son art est fort malaisé ; on ne peut guère s'appuyer que sur les données fournies par le poète lui-même : Aristophane est seul de son espèce. Et comme il n'est pas de tempérament poétique plus riche, plus mobile, plus apte aux métamorphoses et aux surprises, on ne doit pas s'étonner si, dans sa séduction même, sa verve irrésistible, sa sensibilité contagieuse, il demeure difficile à élucider. Un point, toutefois, paraît acquis. Survenant en un temps où la Comédie ancienne avait reçu sa figure et ses lois définitives, et la portant lui-même, avant de s'en écarter, au plus haut point d'épanouissement, dans la fidélité qu'il marque envers une tradition exigeante, dans le soin qu'il met à satisfaire l'attente du public et à ménager ainsi les voies d'un succès indispensable à sa carrière d'écrivain de théâtre, Aristophane

témoigne d'une prodigieuse fertilité d'esprit, du jeu le plus heureux et le plus dégagé au sein d'une forme très stricte sous son apparente souplesse. Aisance et liberté de grand artiste, pour qui la contrainte est bienvenue parce qu'elle est l'occasion et le support même de l'invention poétique.

A. R.

Colloque d'anglais

Au cours de l'année écoulée, ce colloque a tenu six séances.

Sous le titre de *Deism and Poetry in the XVIIIth Century*, M. Henchoz nous a présenté en octobre quelques remarquables aperçus d'un travail plus vaste. Comme il fallait circonscrire le sujet, il parla surtout des *Saisons* de James Thomson. A l'encontre de la majorité des critiques, M. Henchoz ne considère pas tant Thomson comme un pionnier du romantisme que comme un représentant typique d'un âge qui est intéressant en soi et qu'il est temps de réhabiliter : l'âge de Horace Walpole, la belle époque du déisme. L'originalité de Thomson ne réside toutefois pas dans le fond, — ses conceptions philosophiques sont celles de son temps — mais dans la variété, l'élégance et la noblesse de son style : si le sujet des *Saisons* était déjà presque banal, la façon dont il l'a traité est magistrale, — et elle est classique beaucoup plus que romantique.

Le 7 novembre, M. F. Ansermoz-Dubois voulut bien venir de Genève pour nous présenter l'étrange et attachante personnalité d'Emily Dickinson, dont il a excellemment traduit un choix de poèmes. La vie recluse et résignée de cette fervente admiratrice d'Emily Brontë et d'Elisabeth Browning est encore entourée de mystères. Elle s'écoula, monotone, dans un milieu rigidement puritain. Son œuvre poétique paraît avoir été la seule compensation de tout ce à quoi elle avait dû renoncer. Oeuvre singulière, inégale, où l'enfantillage et le lieu commun sont parfois mêlés à la plus authentique poésie, mais œuvre si palpitante d'émotion contenue et ruisselante d'images prodigieuses qu'on a pu dire qu'elle avait « le plus haut voltage » de la poésie anglo-saxonne.

Les séances du 5 décembre, du 30 janvier et du 20 mars furent consacrées à la lecture en commun de poèmes d'Emily Dickinson. M. R. Rapin *(Poems of Nature)*, M. M. Monnier *(Poems on Time and Eternity)* et Mlle M. Paillard *(Love Poems)* introduisirent chacun une série de poèmes et furent les animateurs de débats aussi captivants qu'instructifs.

Les poèmes de la nature sont le reflet d'une âme ardente et primesautière, vibrant au contact de tout ce qui nous entoure, et répondant à cet appel extérieur par des chants qui expriment, avec un rare pouvoir de suggestion verbale, les relations mystérieuses qui unissent les êtres au Grand Tout, la créature au Créateur.

La mort est le thème principal des poèmes du temps et de l'éternité. Quelque imparfait que soit le monde, quelque médiocre, la vie, la poétesse les préfère aux incertitudes de l'au-delà. Le tombeau, après tout, pourrait n'être que le terme de toute vie. Cette note sceptique, pourtant, est exceptionnelle : du

moment qu'il faut passer, pourquoi s'insurger contre l'idée de la mort ? Dieu n'est-il pas notre voisin de toujours ? Pourquoi ne pas s'en remettre à Lui en toute confiance ? Et qui sait si la mort ne nous éclairera pas, si elle ne nous permettra pas de nous saisir enfin dans notre essence et dans notre raison d'être ?

L'inspirateur des poèmes d'amour est-il George Gould, cet ami d'enfance qu'Emily Dickinson revit plus tard, et aima, mais à qui elle renonça par amour pour un père dont elle ne croyait pas devoir se séparer ? On ne saurait le dire avec certitude. Dans ces poèmes, de plus en plus mystiques, le plan terrestre et le plan divin se confondent si bien que souvent l'être aimé, avec qui elle aspire à s'identifier, pourrait tout aussi bien être le Christ, ou Dieu, qu'un amour défunt.

Le 15 mai, nous eûmes le plaisir d'entendre l'un des rares connaisseurs de l'œuvre de James Joyce, M. J. Mercanton, expliquer le début de l'œuvre extraordinaire, unique, qu'est *Finnegans Wake*. Nous nous bornerons à rappeler ici quelques-uns des principes directeurs de l'esthétique de Joyce que M. Mercanton dégagea de l'œuvre au cours de sa subtile analyse. L'intention de Joyce était de faire de *Finnegans Wake* une Somme qui pût avantageusement remplacer la Bible par exemple, livre usé s'il en est, qui, à son avis, n'a que trop servi. D'autre part, chaque langue, ancienne ou moderne, est en soi si pauvre, prosateurs et poètes en ont déjà tiré à l'envi tant d'effets, qu'aucune ne parut à Joyce adéquate à son dessein. Il fallut donc qu'il se forgeât lui-même le véhicule de sa pensée, manière de synthèse de tous les idiomes qu'il connaissait, synthèse dont l'anglais et ses *slangs* fournirent l'armature. A peine est-il besoin de préciser que Joyce ne se contenta pas d'une simple juxtaposition de vocables d'origines souvent différentes, mais qu'il en combina intimement les syllabes pour donner à sa pensée le contour, le relief et la sonorité, l'appareil verbal en un mot, qu'il jugeait lui convenir.

P. Cherix.

Nouveau colloque

Nous avons l'intention d'organiser l'hiver prochain un *colloque de français*. M. le professeur Gilbert Guisan a accepté de nous aider à en fixer le programme, et d'en suivre les travaux. Nous nous proposons d'examiner le sujet suivant : « Etudes d'esthétique littéraire ». Lors de la récente Journée des maîtres de français, il est apparu que le plus difficile, dans une étude de texte, était de formuler un jugement esthétique. Qu'est-ce que l'esthétique d'une œuvre ? Quelle méthode employer pour l'étudier ? Comment la juger ? Telles sont les questions que nous aimerions traiter. — Ce n'est toutefois là qu'un projet. Aussi recevrons-nous avec plaisir d'autres suggestions. Nous ferons connaître au début de l'automne le programme définitif. Que les personnes que ce genre de recherches intéressent nous le fassent savoir ! S'adresser à M. Jean-J. Ruffet, 1, rue de l'Union, Vevey.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Si la présomption était le trait dominant de l'actuel comité des Etudes de lettres, de ce qu'en ce caniculaire samedi 8 juin seuls treize membres de notre association faisaient face, vers 15 h. 30 dans l'auditoire III*ter* à la Cité, à six membres du comité, alors que, le même soir à Avenches, ils étaient près de quatre-vingts à se demander si Violence sortirait de son calme, si les Océanides finiraient par se tenir tranquilles, si Hermès, poussé par Eole, ne tomberait pas du haut de son plongeoir, et à épier le comportement de Zeus face aux attaques de Prométhée, notre comité aurait pu tirer la conclusion que nos membres ont en lui une confiance bien plus grande qu'en la justice du Maître des Dieux ou qu'en les vertus d'un metteur en scène.

M. Manganel en eut comme le pressentiment, à voir la manière preste et pleine de douceur avec laquelle, en trois quarts d'heure à peine, il mena les débats, évitant le plus qu'il put aux participants l'effort d'une main levée. Selon l'ordre quasi rituel de nos assemblées générales, au rapport du secrétaire succéda celui du président, et à ce dernier ceux du caissier et du vérificateur des comptes. Aucun d'eux ne souleva la moindre objection. Au chapitre élections, le comité se vit réélu à l'exception de M. Jacques Freymond, professeur d'histoire à la Faculté des lettres, que ses trop absorbantes fonctions obligent à quitter notre comité. M. Jacquemard, professeur à l'Ecole de commerce, lui succédera. Les vérificateurs des comptes seront Mlle Hurlimann et M. Paillard, avec, comme suppléantes, Mlle Virieux et Mme Mercier-Campiche.

A la suite d'une discussion plus nourrie (quand on touche à l'argent...) la cotisation fut portée de 5 à 6 francs, avec l'espoir que cette mesure ne sera que passagère et que chacun comprendra que par les temps actuels, l'organisation de conférences — dont plusieurs sont gratuites, mais non pour notre caisse — l'impression d'affiches, de cartes, la réception des conférenciers entraînent des dépenses beaucoup plus élevées que par le passé. Le comité souhaite également que nos membres, conscients de l'effort qui est fait pour leur offrir un bulletin riche en études intéressantes, n'oublient pas de le soutenir financièrement.

Quand le budget de l'exercice prochain eut été approuvé à l'unanimité, il devint manifeste que notre assemblée générale n'avait plus guère de force pour se lancer dans la voie broussailleuse des propositions individuelles. Aussi notre président déclara-t-il l'assemblée close.

C. St.